

Regards croisés

Enseignant : un métier qui ne fait plus rêver ?

Selon la Cour des comptes, 5 500 enseignants auraient manqué sur la période 2017-2021. **Un déficit d'attractivité** qui s'est encore aggravé. Quelles sont les raisons de ce désamour pour la profession ?

Propos recueillis par MICHÈLE FOIN



LAURENT FRAJERMAN

Sociologue

Laurent Frajerman est professeur agrégé d'histoire au lycée Lamartine à Paris et chercheur associé au CERLIS. Son terrain de recherche est celui des enseignants.

“Le salaire est la première raison de ne pas choisir la voie de l'enseignement chez les étudiants. Avec des moyens, on peut attirer des vocations.”

LAURENT FRAJERMAN

Depuis quand le recrutement d'enseignants est-il en crise ? Est-ce un phénomène nouveau ?

Laurent Frajerman : C'est cyclique. Déjà, dans les années 50, les écoles normales ne formaient qu'une partie des instituteurs, les autres étaient recrutés par la voie de l'auxiliariat. Par le passé, on a pallié ces crises de trois façons : en revalorisant les salaires, comme lorsque Lionel Jospin a créé le statut de professeur des écoles en 1989 ; en pré-recrutant, avec l'Institut de préparation aux enseignements de second degré (de 1957 à 1979) qui donnait un salaire aux étudiants contre un engagement à enseigner ; enfin en donnant une perspective de recrutement, comme lorsque François Hollande a annoncé la création de 60 000 postes en 2012. Ce qui est nouveau, c'est que les autorités remettent en cause un modèle qui garantissait un recrutement massif de diplômés acceptant de travailler sur tout le territoire : concours exigeant, emploi à vie, affectations non voulues en échange d'une garantie d'égalité de traitement des fonctionnaires. Depuis 2019, le contrôle par les syndicats des évolutions de carrière et des mutations a été supprimé. La fin des garanties statutaires est à l'agenda, ainsi que le recrutement massif de contractuels sous qualifiés. L'idée est qu'enseigner ne soit plus un choix de vie, mais un travail provisoire dont on négocie les conditions en fonction de ses atouts. Il en résulterait la formation de déserts professoraux dans les territoires peu attractifs.

Dominique Resch : Je suis enseignant depuis trente ans dans les quartiers nord de Marseille et j'ai toujours travaillé en lycée professionnel. Personne ne veut a priori aller dans ces quartiers les moins favorisés. Le recrutement y est de plus en plus difficile. On envoie au charbon les jeunes professeurs inexpérimentés, car ils n'ont pas les points nécessaires pour choisir l'établissement qui leur plait. En revanche, ceux qui viennent malgré tout sont très motivés et engagés sur des projets. En lycée professionnel, le turnover est faible et les équipes pédagogiques soudées. Le rapport avec des élèves en grande difficulté, s'il est bon, donne des moments fantastiques à vivre.

Le faible salaire des enseignants est-il la cause principale de cette désaffection pour le métier ?

L.F. : Oui. Selon un récent sondage Ipsos, le salaire est la première raison de ne pas choisir la voie de l'enseignement chez les étudiants, suivie par les conditions de travail. La difficulté du concours ou son caractère national ne sont guère cités. Avec des moyens, on peut attirer des vocations, y compris dans des zones difficiles. Ainsi, Jean-Michel Blanquer a réussi à stabiliser les effectifs en éducation prioritaire avec des primes conséquentes et des classes allégées. À partir de 2016, il y a une prise de conscience générale du problème salarial chez les enseignants. Quelle autre profession a perdu en moyenne 28% de son pouvoir d'achat en 36 ans¹ ? Cette situation s'est aggravée ces dernières années, même si le gouvernement a consenti de petits gestes en début de carrière. L'objectif est d'attirer les candidats, en espérant qu'ils resteront... On constate que ces expédients ne résolvent pas la crise.

D.R. : Oui, c'est vrai. Les salaires des professeurs ne sont pas mirobolants. Mais il faut aussi ajouter à cela les classes surchargées. Avec le regain de violence dans des quartiers difficiles, c'est ingérable. Au collège, il faut aussi faire face à l'hétérogénéité des élèves. Entre ceux qui sont en échec scolaire, et les élèves brillants, ça décourage.

Comment expliquer la dégradation de l'image du métier d'enseignant ?

L.F. : Autrefois, les professeurs étaient des demi-bourgeois et les instituteurs, les notables du village. La figure de l'enseignant était sacralisée. De nos jours, son image pâtit des demandes nouvelles de la société envers les professions en rapport avec le public. Or, il n'y a pas dans l'Éducation nationale une culture de la collaboration avec les parents, d'autant que certains ont un rapport consumériste à l'école. Et puis, le public sait qu'un enseignant risque d'être confronté à des élèves difficiles.

D.R. : Depuis le covid, les professeurs reçoivent à toute heure des messages de parents sur internet pas forcément à bon escient. Cela rajoute du travail. On accuse l'école de tous les maux, mais elle n'est que le reflet de la société ! Les professeurs ne sont pas responsables de la violence, de l'irrespect. Ce sont des boucs émissaires, car plus personne ne se sent responsable de quoi que ce soit.

Pourtant, les enseignants aiment leur métier. Que se passe-t-il au niveau de la transmission ?

L.F. : Cela reste un métier dans lequel beaucoup de gens s'épanouissent, avec la motivation de s'occuper de la jeunesse, de transmettre un savoir. L'endogamie reste d'ailleurs importante. Les enfants d'enseignants, qui le deviennent, n'idéalisent pas le métier et



DOMINIQUE RESCH

Professeur en lycée professionnel

Auteur d'une BD intitulée *Le plus beau métier du monde*, ce professeur d'histoire-géographie et de français a enseigné pendant trente ans dans les quartiers nord de Marseille.

souffrent moins de désillusions. Ce qui leur permet sans doute de tenir. Mais les enseignants ont globalement moins envie de parler de leur plaisir d'enseigner face à leur déclassement.

D.R. : La passion du métier peut s'effondrer rapidement, d'autant que les enseignants ne sont pas soutenus en haut lieu. C'est révoltant ! Le découragement des professeurs vient aussi de nos hommes politiques ! Nicolas Sarkozy en est le roi quand il affirme que les enseignants ne travaillent que 24 heures par semaine et 6 mois par an ! Les jeunes professeurs entendent que c'est un travail tranquille qui n'exige aucun effort. Dans ce cas, pourquoi n'y a-t-il pas plus de vocations ? Quid des week-ends passés à corriger les copies ? Du travail le dimanche pour préparer les cours ?

Assiste-t-on à une perte de sens du métier d'enseignant ?

L.F. : La perte de sens est liée à une politique éducative que les enseignants considèrent comme mauvaise. Leur enthousiasme recule. Le système s'effondre de l'intérieur avec pour corolaire plus d'apathie, moins d'initiatives innovantes, et un recentrage du professeur sur sa classe. Car il ne faut pas négliger le rapport à l'élève. C'est ce qui fait durer dans ce métier.

D.R. : On se sent dépassés par ce qu'il se passe sur internet. C'est tellement facile d'aller sur YouTube et les réseaux sociaux. Qu'est-ce que l'enseignant fait au milieu de tout cela ? Apprendre, c'est fournir des efforts alors qu'il y a tellement de choses plus agréables ailleurs. Évidemment, nous sommes indispensables. Sinon, le monde s'écroulerait. Mais la concurrence est terrible.

(1) Bernard Schwengler, *Salaires des enseignants : La chute*, Paris, L'Harmattan, 2021.